Dans un bref épilogue, l'auteur constate qu'après Panétius la raison, dont l'essor impétueux caractérise le grand siècle de l'hellénisme, se tait pour de longs siècles : « Posidonius, comme si la critique de Carnéade n'avait pas eu lieu, présente un système philosophique qui répond à toutes les inquiétudes mystiques de la philosophie populaire. »

En effet, dès cette époque, on délaisse de plus en plus la pensée rationnelle, indépendante, sobre et claire. Plotin va faire oublier Platon et l'heure des thaumaturges va sonner.

Mais si la clarté de la raison n'a pas été complètement offusquée, si le flambeau, renversé, a continué de brûler obscurément jusqu'à ce que le XVI^e^ siècle le relève et en agite la flamme sur le monde moderne, on peut dire que c'est, pour une bonne part, grâce à l'attrait dont a su la parer, une dernière fois — déconsidérée qu'elle était par les excès d'un Chrysippe — le philosophe si humain qui fut le maître d'humanité de Scipion et de ses amis avant d'occuper, à Athènes, la chaire de Zénon et de Cléanthe.

On ne peut donc que remercier et féliciter M. Tatakis d'avoir écrit, avec tant de compétence et d'agrément, ce premier chapitre de l'histoire de l'humanisme européen.

On pourra différer d'avis sur certains points secondaires — ainsi, pour me borner à un exemple, sur l'appréciation de l'importance de l'influence romaine (p. 99 et suiv.). — Mais, comme l'auteur fournit toujours loyalement les pièces du procès, ces divergences ne font qu'ajouter au plaisir de la lecture le charme d'un débat courtois.

Louis MEYLAN.

Histoire.

Lily Ross TAYLOR, *The divinity of the roman emperor* : Philological monographs published by the Amer. Philol. Association, I : Middledon, Connecticut, 1931, in 8°, xv-296 pages, 47 figures.

Une étude sur le culte impérial parue en 1931, quarante ans après le *Culte impérial* de M. l'abbé Beurlier et un quart de siècle après le premier volume des *Cultes païens* de M. Toutain, devrait normalement présenter sur ces livres importants l'avantage d'offrir une réponse plausible à celles des questions touchant à ce sujet qui ont, depuis leur parution, soulevé le plus d'objections dans le monde savant : j'entends le problème des origines de l'institution en Italie et à Rome et celui de la nature des honneurs accordés aux princes, de leur vivant, dans la partie occidentale de l'empire.

A cet égard, ceux qui connaissaient l'activité antérieure de M^lle^ Taylor, son mémoire *The worship of Augustus in Italy during his lifetime* notamment (*Trans. and Proceedings.*, LI, 1920, p. 116-133), ont pu nourrir

l'espoir de trouver dans *The divinity of the Roman emperor*, portées jusqu'à leurs ultimes conséquences, les idées heureuses que, dans le cadre restreint d'un article, la savante américaine n'avait fait qu'ébaucher. Au point de vue historique comme au point de vue logique, la tentative de résoudre la difficulté constituée par la contradiction des sources en partant du témoignage de Dion (LI, 20, 5. Cf. Appien, *B. C.*, II, 148) et la portée prépondérante que, dans cet article, M^lle^ Taylor attribuait à l'adoration du génie de l'empereur étaient susceptibles de la conduire à une conception de la nature et des débuts du culte impérial en Italie sensiblement différente de celle à laquelle on nous a accoutumés. En ce sens que, le caractère laïque du Principat une fois reconnu, avec toutes les distinctions qu'il comporte et les conséquences qui s'en dégagent, il semble naturel de voir dans la forme augustéenne du culte impérial, qui ne connaît que les honneurs rendus au génie individuel et l'apothéose posthume, non pas « ... eine durchaus unrömische, auf griechisch-orientalischem Boden gewachsene Pflanze..., gleichzeitig mit der neuen Monarchie nach dem Westen übertragen » (Hirschfeld, *Sitzber. preuss. Akad.*, 1888, p. 833), mais l'aboutissement d'une tendance indéniable de la religion des Romains et la reprise du précédent fameux de leur archégète éponyme.

On n'en est que plus surpris de voir M^lle^ Taylor méconnaître entièrement cette conséquence inévitable de ses propres prémisses. Car, si les idées maîtresses de l'article que je viens de citer se retrouvent, telles quelles, dans les derniers chapitres de son livre d'aujourd'hui, elles ne font que contraster étrangement avec ces pages du début, où, longuement et systématiquement, M^lle^ Taylor essaye de démontrer l'origine hellénistique de l'institution romaine (voir en particulier le premier chapitre, intitulé : « The divinity of Kings in the Hellenistic East ».)

Du reste, cette idée de la « plante orientale » transportée sur le sol italique, pour reprendre l'image de Hirschfeld, ne s'exprime pas dans le livre de M^lle^ Taylor d'une manière toujours identique. On trouve, il est vrai, dès la première page, formulé ce principe que pour comprendre la nature du pouvoir de César et d'Auguste il est nécessaire de remonter à la monarchie d'Alexandre, d'étudier sa position comme « theocratic monarch » et la tradition par lui léguée à ses successeurs; mais, dans la pensée de l'auteur, cela ne semble pas exclure la possibilité d'un emprunt plus ancien d'idées grecques concernant la nature divine de certains personnages, emprunt si ancien qu'il remonterait à la période étrusque de la Cité (p. 44).

Il ne peut entrer dans mes intentions de redire aujourd'hui ce qu'il y a de commode et de superficiel dans cette théorie des influences, grecque ou orientale. Mowat et Elter (dont M^lle^ Taylor ne semble pas connaître

les études), MM. Rostovtzeff et Bickermann après eux, M. Immisch tout récemment, en ont parlé longuement; et moi-même, s'il m'est permis de le rappeler, j'ai eu l'occasion d'exprimer mon opinion à ce propos dans le tome précédent de cette *Revue* (p. 83 et suiv.). Je tiens seulement à noter l'impossibilité qu'il y a, selon moi, à admettre à la fois le caractère oriental de la mystique impériale — telle, du moins, qu'elle s'est exprimée dans le culte officiel — et l'inspiration si authentiquement romaine de tout le reste de l'œuvre augustéenne. On ne dira jamais assez combien tout se tient et s'enchaîne dans cette œuvre, et la religion ne fait point exception. Comme la définit si joliment M. Immisch, en l'opposant à l'esprit de la tentative d'Antoine : « ...alles ist klar, beherrscht, die verkörperte Sophrosyne. Gegen den romantischen Überschwang, der höchst rationale und dabei noch nicht schwunglose Geist des klassizistischen Empire. Ethos gegen Pathos » (*Aus Roms Zeitwende. Von Wesen u. Wirken des Augusteischen Geistes. — Das Erbe der Alten*, XX. Leipzig, 1931, p. 22).

Ce sens intime de dignité et de mesure, qui caractérise toutes les réalisations d'Auguste, M^lle^ Taylor ne semble pas l'avoir saisi. Imbue de la connaissance des faits grecs et orientaux, elle n'a fait, non plus, l'effort de distinguer ce qu'il y avait de neuf et d'original dans l'institution romaine qu'elle se proposait d'étudier. Plus d'une fois, dès lors, on doit relever dans son livre des interprétations qui ne sont guère défendables. Ainsi, par exemple, la portée exagérée attribuée au mot *praesens*, appliqué à Auguste, dans l'épître fameuse d'Horace (II, 1, v. 15). M^lle^ Taylor y voit « the regular designation of the incarnate god » (p. 193), et ceci peut être vrai dans plus d'un cas. Mais que dans ce passage *praesens* n'ait pas exprimé, dans la pensée d'Horace, une autre idée que celle de la contemporanéité des hommages reçus par le prince; qu'il n'ait pas visé à l'exalter comme un dieu ἐπιφανής, son opposition au sort des héros honorés après leur mort (v. 12 : *comperit invidiam supremo fine domari...*; v. 14 : *exstinctus amabitur idem*) et la comparaison aves des humains, qui la suit de près (v. 18 : *te nostris ducibus, te Grais anteferendo*), suffisent à le démontrer.

Cette tendance à considérer le phénomène romain à travers le prisme des analogies orientales plutôt que dans son développement historique se révèle encore plus clairement dans l'explication donnée par M^lle^ Taylor de la disposition du Sénat qui rendait obligatoire la libation en l'honneur d'Auguste à chaque banquet public ou privé (Dion, LI, 19, 7). Là où tout autre n'aurait vu qu'une suite assez naturelle du penchant romain à honorer le génie d'autrui (Hor., *Carm.*, IV, 11; Tib., I, 7, 49 et suiv.; II, 2; IV, 12; Cens., *De die nat.*, III, 6), M^lle^ Taylor propose de reconnaître le parallèle de la libation offerte à Alexandre, des offrandes

grecques à l'ἀγαθὸς δαίμων et au δαίμων des rois perses (p. 151). Pour envisager ensuite, en note, comme à peine « possible », le précédent — combien éloquent pourtant! — des offrandes spontanément offertes à Marius après sa victoire sur les Cimbres (Plut., *Mar.*, 27, 5) et à l'autre Marius — Gratidianus — auquel, à en croire Sénèque, *vicatim populus statuas posuerat, cui ture ac vino supplicabat* (*De Ira*, III, 18). Je sais bien qu'il s'agit là de ce qu'on appelle communément « des rapprochements instructifs ». Je me demande pourtant si des rapprochements ainsi faits ne sont pas de nature à fausser entièrement la perspective historique de l'objet étudié. D'autant plus que, tout le long du livre, ils reviennent avec une insistance qui, plus d'une fois, fait fi des textes les plus clairs. Voici, pour ne choisir qu'un exemple, ce que M^lle^ Taylor écrit à propos des victimes périodiquement immolées au génie de l'empereur : « When the blood of victims began to be shed in Genius worship, the cult departed from the precedents which prescribed bloodless offerings for the Genius and took on the forms that belonged to the worship of the incarnate god-king. Its usual sacrificial victim, the bull, had long before been the symbol of the divine king in Egypt and had come down into Hellenistic cult as a favorite victim in the worship of the monarch. Thus the Genius of the Roman emperor had inherited the cult of the Hellenistic monarch who appeared before his subject as an incarnate god » (p. 246). Une conclusion aussi importante serait sans doute hâtive, même si l'unique argument sur lequel elle repose était de tout point exact. Mais peut-on vraiment affirmer que le culte privé du génie n'ait point connu le sacrifice sanglant? On se fonde, pour le soutenir, sur un passage de Censorin, emprunté, paraît-il, à l'*Atticus* de Varron (*De die nat.*, III, 2); et M^lle^ Taylor adopte ce témoignage à l'exclusion de tout autre. Cependant, à deux reprises, Horace parle d'immolation de victimes lors des fêtes natales (*Carm.*, III, 17, 14-16; IV, 11, 6-8; cf. Pseudo-Acron ad *Carm.*, IV, 2, 53-Keller, I, p. 333), et de même Juvénal, dans une circonstance analogue (*Sat.*, XI, 82 et suiv.). Il est vrai que M^lle^ Taylor croit avoir réfuté au moins le témoignage d'Horace, en supposant que le *porcus bimenstris* du premier de ces passages était destiné aux Lares, tandis que l'*agnus* de l'ode à Phyllis devait servir « for other gods » (p. 192, note 22). J'avoue ne point comprendre, néanmoins, comment il pourrait être question de Lares, dans une phrase comme celle-ci : *cras genium mero curabis et porco bimenstri cum famulis operum solutis*; de même que, dans le second cas, je ne vois pas la possibilité d'imaginer un sacrifice à « d'autres dieux » que le génie de Mécène, lors d'une circonstance aussi nettement indiquée : ... *quod ex hac luce Maecenas meus affluentis ordinat annos.*

Dirai-je qu'une égale méconnaissance des sources s'exprime, à mon sens, dans ces jugements : « ... it is hardly of significance for the begin-

nings of the imperial cult that the Roman *numina* of the pre-Etruscan period were vague powers devoid of personality and sex; the Romans of Caesar's day had themselves forgotten that time » (p. 44, note 30)? Je ne les partage pas, quant à moi (pour des raisons que j'ai eu l'occasion d'exposer il y a peu de temps : cf. *Rev. Ét. Lat.*, 1931, p. 83 et suiv.), comme je ne saurais partager l'opinion selon laquelle, en dédiant le temple d'Opimius, restauré par lui, à la *Concordia Augusta*, Tibère aurait entendu célébrer l'harmonie qui régnait entre lui et son beau-père (p. 225). Là encore les textes suggèrent une interprétation différente, et le fait d'avoir consacré le sanctuaire en son nom et en celui de Drusus (*suo fratrisque nomine*, comme le dit Suétone, *Tib.*, 20; cf. Dion, LVI, 25, 1) me semble plus que significatif, de la part d'un homme dont les historiens sont d'accord à vanter l'amour fraternel.

Pareille liberté à l'égard des sources serait peut-être compréhensible en un livre construit autour d'une idée dominante, qu'on s'efforcerait par tous les moyens de rendre plausible. Elle l'est moins dans un ouvrage comme *The divinity of the Roman Emperor*, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne tend à prouver rien de spécial. Le but que M^lle^ Taylor s'est proposé d'atteindre, certes, elle l'a atteint : nous avons devant nous une étude détaillée du culte impérial, depuis ses commencements jusqu'à l'apothéose d'Auguste. Elle est en général consciencieuse[1]; elle sera sans doute utile. Peut-on pourtant dire qu'elle ait ajouté quelque chose à notre connaissance du sujet, qu'elle exprime, au moins, le dernier état des recherches de ce genre? Je ne saurais l'affirmer.

D. M. PIPPIDI.

A. MOMIGLIANO, *L'opera dell'imperatore Claudio* : Firenze, Valecchi, 1932, in-16, 142 pages.

Le hasard, qui a presque tout anéanti de ce qui aurait pu nous donner de Tibère une connaissance directe, a été plus clément envers Claude.

1. Il faut toutefois observer que César n'est pas le premier « living man » dont l'effigie ait paru sur les monnaies de Rome (p. 66) : cf. Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée*. Paris, 1931, p. 83 et suiv. — L'interprétation que M^lle^ Taylor donne de la *Gemma Augustea* (p. 226) aurait gagné à la lecture du beau mémoire de M. Em. Loewy, *Intorno alla Gemma Augustea di Vienna*, Rendic. della Pontif. Accad. di Arch., t. III, 1924-1925, p. 49-59. — Après la découverte du fragment des *Fasti Praenestini* publié par Marucchi, *Not. Scavi*, 1921, p. 277 et suiv., je ne crois plus possible d'assigner à la consécration de l'*ara numinis Augusti* la date jadis proposée par Mommsen, à savoir l'an 13 ap. J.-C. (p. 193, note 25; cf. p. 227). Je ne le connaissais pas encore lorsque, dans mon étude citée plus haut, j'ai eu le tort de m'en tenir à la date traditionnelle. Aujourd'hui il me semble plus probable de faire remonter l'événement au 17 janvier de l'an 9 ap. J.-C., lendemain de ce jour où, après une campagne glorieuse et ayant de lui-même différé le triomphe, Tibère faisait son entrée dans la Cité *praetextatus et laurea coronatus* (Suét., *Tib.*, 17, 2. Cf. Dion, LVI, 1).

Pour une seule lettre du premier, récemment découverte à Gythion (il y a bien la lettre aux habitants d'Aizanoi, publiée par Kornemann, *Klio*, IX, 1909, p. 422-449, mais son intérêt psychologique est nul), nombreux sont les documents qui, par leur témoignage irrécusable, nous permettent de modifier favorablement bien des traits de l'image du second, transmise par la tradition littéraire. L'inscription de Lyon d'abord, dont le commentaire magistral de M. Fabia a encore souligné la valeur pour la compréhension de la psychologie du prince; l'édit en faveur des *Anauni*, où, avec raison, M. Momigliano se plaira à découvrir « un documento squisito di *humanitas* romana »; la fameuse lettre aux Alexandrins; le papyrus de Berlin (*Berl. Griech. Urk.*, 611), auquel une récente étude de M. Stroux vient de rendre sa véritable portée; d'autres — de moindre importance, mais également suggestifs — ont successivement dévoilé quelque côté de cette curieuse personnalité, que toutes ses disgrâces physiques et morales n'empêchèrent pas de devenir un prince capable et un réformateur hardi.

De ces résultats, l'histoire de Claude n'a pas — jusqu'à ce jour — suffisamment tiré parti. Tout en consignant isolément l'apport des documents nouveaux, on a persisté à offrir de son règne le tableau chaotique brossé par les anciens : récit informe, où les initiatives heureuses se mêlent aux manifestations pitoyables d'un faible d'esprit. Il était temps que cette contradiction cessât; il était temps — surtout — que les résultats ainsi acquis servissent à fixer d'une manière satisfaisante l'ensemble de l'œuvre de Claude et sa place dans l'évolution de l'Empire. C'est cette tâche que s'est imposée M. Momigliano, avec une opportunité dont il faut lui savoir gré, et c'est comme une tentative de ce genre qu'on doit juger son livre.

Disons tout de suite qu'elle est remarquable. Certes, on pourra regretter que l'auteur ne nous ait pas donné la monographie qu'on est encore à attendre et que, plus que tout autre, il aurait pu écrire. Mais il y a dans cet essai d'un très jeune savant — le plus brillant de la jeune génération d'historiens italiens — la substance d'un grand livre; et il est permis d'affirmer qu'un travail plus complet, en concentrant plus de lumière sur les points de détail, n'aurait pas apporté des modifications notables à cette esquisse où, déjà, le règne de Claude se révèle dans ses traits fondamentaux.

La figure du prince d'abord. Dans un premier chapitre, qui est peut-être le plus important du livre et où il essaye de démêler les éléments constitutifs de la mentalité de Claude, « le prince érudit » (comme Caligula avait été le despote et Tibère l'empereur malgré lui), M. Momigliano soumet à un examen pénétrant le document insigne pour la connaissance des conceptions politiques du prince qu'est le texte de la table de Lyon. Dans la fameuse digression du discours impérial, dans cette justification

historique de la proposition tendant à accorder à certains notables de la Gaule Chevelue le droit d'éligibilité aux magistratures romaines, dans la conscience du continuel renouvellement des institutions de la Cité qui s'en dégage, et que Claude puisait dans sa minutieuse connaissance du passé républicain, M. Momigliano discerne à la fois l'impulsion première de l'activité réformatrice du prince et le germe de la contradiction qu'elle renfermait. « La sua volontà riformatrice — écrit-il — nasce appunto da questa amorosa e minuta conoscenza della storia, che gli insegna come sia elemento stesso della tradizione romana il continuo rinnovamento. Riformatore perchè consapevole della tradizione romana, perchè — si vorrebbe dire — tradizionalista, è l'apparente paradosso di Claudio, che costituisce in effetto il limite della sua mentalità » (p. 40).

Le reste du livre se construit autour de cette idée centrale : la politique religieuse, dont M. Momigliano souligne tour à tour le libéralisme hardi et les accès d'intolérance inquiète, aussi bien que la politique fortement centralisatrice dans tous les domaines de la vie de l'État, et il finit, ingénieusement sur une nouvelle interprétation de l'*Apocolocyntose* de Sénèque.

Tout serait à citer dans ces pages d'exégèse aiguë, où un sens littéraire très fin s'allie au jugement historique le plus sûr. M. Momigliano rappelle la contradiction fatale où devait se débattre le prince érudit, habitué au spectacle du renouvellement des institutions, mais incapable de saisir l'antinomie entre la Cité républicaine et l'empire cosmopolite; prêt à solliciter la collaboration du Sénat pour des fins qui allaient contre l'intérêt de cet ordre. Il note encore comment cette contradiction devait fatalement apparaître aux yeux des contemporains comme la monstrueuse duplicité d'un tyran hypocrite, cachant ses velléités monarchiques sous des dehors de fidélité à la constitution augustéenne. Et il relève, avec une admirable justesse, avec quelle véhémence, dans le *ludus de morte Claudii*, cette idée est exprimée par Auguste précisément, érigé en justicier de son successeur (X, 2). « Questo è il vero eppure non mai osservato nocciolo del processo contro Claudio — conclut M. Momigliano — la contrapposizione ad Augusto, la costituzione di Augusto, che Claudio aveva sempre sulla bocca, ad accusatore. Se il resto e leggiadra fantasia, questo punto è invece appassionata valutazione storica, dove è sentita con una immediatezza che gli storici posteriori fino ai nostri giorni non hanno più ritrovato, il dissidio del regno di Claudio. »

Il va sans dire que dans un livre aussi personnel, aussi riche en hypothèses originales, on en trouvera plus d'une qui soit sujette à discussion, plus d'un fait susceptible d'une interprétation différente de celle adoptée par l'auteur. On pourra, par exemple (comme MM. Bell et Wilcken), refuser d'admettre que les Juifs aient eu le droit de cité à Alexandrie, ainsi

que le soutient M. Momigliano (p. 62 et suiv.). On pourra, contre l'interprétation de ce savant (p. 70 et suiv.), continuer de croire à la justesse de l'hypothèse de MM. S. Reinach et G. de Sanctis concernant l'allusion au christianisme dans la lettre de Claude aux Alexandrins (cf. dans ce sens l'article récent de M. H. Janne, *Rev. arch.*, XXXV, 1932, p. 268-281). On pourra, enfin, juger peu convaincante la tentative d'établir le moindre rapport entre l'expulsion des Juifs de Rome, rapportée par Suétone (*Cl.*, 25, 4), et le διάταγμα de Nazareth, concernant les violations de sépulture. Je ne vois pas, pour ma part, comment M. Momigliano peut citer à ce propos la version antichrétienne du cadavre dérobé, rappelée par l'Évangile de Mathieu, XXVII, 12-15, quand il semble établi qu'elle ne date que de peu avant la fin du 1er siècle (cf. Goguel, *Rev. d'hist. et de philos. religieuses*, 1930, p. 288 et suiv.), et je vois encore moins la raison de faire dater le rescrit du temps de Claude, quand M. Carcopino a démontré d'une manière qui me semble irréfutable qu'il doit remonter à l'an 8 de notre ère (*Rev. historique*, t. CLXVI, 1931, p. 77-92).

L'information du livre est des plus soignées. On n'en est que plus surpris de constater au chapitre des réformes religieuses une omission aussi considérable que celle des études de M. Carcopino sur l'introduction du culte d'Attis à Rome et sur l'archigalle (*Attideia*, *Mél. d'arch. et d'histoire*, XL, 1923, p. 135 et suiv. et 237 et suiv.). Il faut ajouter toutefois que M. Momigliano a lui-même déploré cette lacune de sa documentation dans une note publiée dernièrement (*Riv. di fil.*, X, 1932, p. 226-229) et qu'il aura bientôt l'occasion d'y remédier dans l'édition anglaise de son essai, en cours de préparation.

D. M. Pippidi.

Ph. Horovitz, *Le problème de l'évacuation de la Dacie transdanubienne* : Revue historique, t. CLXIX, 1932, p. 82-90.

L'intérêt constant que M. Horovitz paraît éprouver pour le problème de l'évacuation de la Dacie transdanubienne par les autorités romaines, et qui le pousse à rééditer en français une étude publiée pour la première fois en roumain dans la revue *Cercetari Istorice* de Jassy (4e année, 1928, fasc. 2, p. 52-63), ne semble pas être allé jusqu'à lui suggérer, en cette occasion, une révision de son travail. Elle lui aurait pourtant épargné bien des déceptions et à nous plus d'une surprise.

Celle, par exemple, de voir figurer encore parmi les preuves du maintien de l'occupation romaine en Transylvanie, en 270 (pour ce qui concerne l'abandon du reste de la Dacie, M. Horovitz s'en tient à la date proposée par M. Homo, à savoir l'an 275), un document comme l'inscription d'Alsó-Kosaly, cette petite localité du nord de la Transylvanie dont le nom roumain est Casei. La dédicace, que M. Horovitz estime sans

doute peu connue, puisqu'il nous en donne la transcription d'après l'*Erdély Muzeum*, I, p. 40 (... Colonia Pro Salute *Domini Nostri* Augusti Pontificis Maximi, S. P. T. Antiochano (*sic*) [et Orfito Cos.]), est censée dater du consulat de Flavius Antiochianus et de Virius Orfitus, soit 270; ce qui, pour parler avec notre auteur, montrerait, « d'une manière indubitable, qu'en cette année la province la plus septentrionale de la Dacie, la Dacia Porolissensis, était encore un pays romain ».

Malheureusement, le document n'est ni aussi peu connu, ni aussi décisif que M. Horovitz le voudrait faire croire. Comme M. Daicovici l'a déjà signalé (*Dacoromania*, VI, 1929-1930, p. 482-483), lors de la parution de la version roumaine de son étude, loin d'avoir échappé à l'attention de Mommsen, l'inscription a été éditée par lui dans le *Corpus*, III, 828 : « [S]ol(i) pro sal(ute) d(omini) n(ostri) Aug(usti) | pont(ificis) m(aximi) S[e]pt[imius] Antiochian(us)... » M. Horovitz l'y trouvera, telle que je viens de la transcrire, et y trouvera également ce court commentaire, qui ne laissera pas de l'intéresser : « Olim in extrema parte latere visus est consulatus a. 270 Antiochiani et Orfiti, quo anno Claudio successit Aurelianus; quod si ita esset, nullum haberemus ex Dacia titulum hoc recentiorem. Sed re maturius considerata hanc interpretationem abiciendam esse intellexi ».

D. M. Pippidi.

Sciences auxiliaires.

B. L. Ullman, *Ancient writing and its influence* : New York, Longmans, Green & Co, 1932, 234 pages.

M. Ullman fait partie de cette brillante équipe de savants qui, depuis les élèves de Traube : H. W. Johnston, A. W. van Buren, E. A. Loewe, G. H. Putnam, L. W. Jones, puis E. K. Rand, Ch. H. Beeson, E. T. Merrill, F. W. Shipley, ont illustré les études paléographiques en Amérique.

Le livre appartient à la série « Our debt to Greece and Rome » qui comprend déjà quarante-cinq volumes. Le titre même de cette Collection et aussi la direction d'esprit de l'auteur, qui prépare une *Classical culture in the middle ages*, font que cet ouvrage apparaît moins comme une simple histoire de l'écriture que comme une vue générale de la culture à travers les monuments écrits. Le souci de lier les éléments de l'écriture au développement de la civilisation, et par exemple aux choses de l'art, y est constant (cf., p. 119, sur l'analogie entre les deux aspects du « gothique » : *fracture* de l'écriture et arc *brisé* de l'architecture). Le mot de la fin est assez joli, qui montre Rome conquérant le monde par la plume plus que par l'épée : « the sword of Rome has failed, its pen has triumphed ».